

BERTRAND PUARD

# HIPPOCAMPUS

1 - LE LABORATOIRE SECRET



SEUIL



# Hippocampus



BERTRAND PUARD

# Hippocampus

TOME I :  
LE LABORATOIRE SECRET

SEUIL

© 2020, Éditions du Seuil,  
57, rue Gaston-Tessier, 75019 PARIS  
ISBN : 979-10-235-1401-8

[www.seuiljeunesse.com](http://www.seuiljeunesse.com)

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse.

*Pour René  
En mémoire*





« La mémoire est la faculté qui retient  
les choses, c'est l'étui de la science. »

Michel de Montaigne,  
*Les Essais* (1580)



**EN HOMME DE SCIENCE**, Jules Varole s'était toujours demandé combien de temps les souvenirs survivaient à la mort. Il avait entendu, comme tout le monde, les témoignages de ces gens morts, miraculeusement revenus à la vie, qui avaient vu défiler devant leurs yeux un résumé de leur existence en accéléré. Cela le fascinait et il rêvait de comprendre le pourquoi de ce phénomène.

Combien de temps les souvenirs survivaient-ils à l'arrêt du cœur ?

Il ne se rappelait pas s'être couché une nuit ou réveillé un matin sans que cette question l'assaille et qu'il ait à se morfondre de son insolubilité. À moins de vivre l'expérience, de mourir donc, et, par voie de conséquence, de ne plus être capable de répondre.

En homme de science, il aurait aimé connaître la réponse qui l'aurait guidé dans ses recherches auxquelles il avait décidé de dédier sa vie. La mémoire et la mort. Deux sujets d'une vastitude absolue.

Combien de temps les souvenirs survivaient-ils à la mort ? Il n'avait jamais su comment débiter ses conférences, mais il tenait peut-être là une phrase d'accroche particulièrement intéressante.

– Jules ? l'interpella sa femme.

Cette question l'obsédait.

– Jules ? Tu es encore perdu dans tes pensées... Fais attention, cette route est dangereuse et ce serait mieux si on arrivait entiers à l'hôtel pour la conférence. On n'a encore jamais vu un scientifique en pièces détachées présider un évènement de cette envergure...

Jules grogna pour la forme et il se força à chasser ces considérations scientifiques, les seules qui valaient pourtant à ses yeux, pour se concentrer sur cette maudite route en lacet. L'orage était si FORT qu'il ne voyait pas à plus de cinq mètres. Sa voiture de sport, qu'il conduisait au ralenti, semblait prisonnière d'un nuage de brume et d'eau aux contours indéterminés. Des grêlons de la taille d'une balle de ping-pong dégringolaient sur la carrosserie du véhicule, ajoutant leur épouvantable fracas aux bruits d'éclaboussures sur la route et à celui de la ventilation, poussée à fond pour lutter contre la buée qui s'étendait sur le pare-brise et sur les verres de ses fines lunettes rondes.

Évidemment qu'il avait l'idée d'arriver en un seul morceau ! Il était Jules Varole, professeur aux facultés de médecine de Paris et de New York, directeur d'une clinique spécialisée dans les troubles de la mémoire dans les environs de Lausanne, mais aussi,

et surtout, plus jeune prix Nobel de médecine, qu'il avait obtenu l'année précédente à seulement trente-six ans.

– Jules, je ne capte aucun réseau avec mon portable. Tu me prêtes le tien ?

Le conducteur ne répondit pas immédiatement. Son champ d'observation s'était encore réduit ; il ne voyait plus rien au-delà de trois mètres. Il augmenta la fréquence des essuie-glaces ; malheureusement, les phares délivraient déjà toute leur puissance.

– Il me sert de GPS, finit-il par répondre. Pour anticiper les virages.

– Jules, je dois téléphoner à Justine pour savoir si Ada va bien...

Il retint un soupir. Ada, leur fille, venait de fêter ses deux ans. Cela ne devait pas faire plus de deux heures que Mary, son épouse, en était séparée.

– Prends-le ! lâcha-t-il enfin en désignant du menton l'appareil fixé sur le tableau de bord à l'aide d'une ventouse.

Heureusement, il avait compté les lacets de cette périlleuse descente dans la vallée. L'hôtel était tout en bas et, par beau temps, ils auraient pu en apercevoir le bâtiment principal ainsi que quelques chalets. La route comptait quatorze virages en tout et, si sa mémoire ne lui jouait pas des tours – Oh, ce qu'il pouvait détester cette expression toute faite, lui le grand spécialiste mondial de la mémoire –, il approchait du onzième.

– Justine ?

Mary était parvenue à appeler l'assistante maternelle qui s'occupait d'Ada durant ces deux jours de conférence. Pour ne pas déboussoler la petite fille confrontée à sa première longue séparation, elle avait insisté pour que Justine vienne loger chez eux, dans leur grand appartement.

– Tout va bien, vous êtes sûre ? Ada a bien pris son goûter ? Pour ce soir, donnez-lui la purée de brocolis. Le pot numéro cinq, oui. Je l'ai cuisinée hier, elle en raffole. Surtout, n'ajoutez pas de crème fraîche !

Jules tenta de ne pas écouter la suite. Il avait l'impression, lui, que sa voiture était justement tombée dans un pot géant de crème fraîche, l'empêchant d'en sentir les réactions. L'orage était encore plus violent qu'au début de la descente. La grêle redoublait d'intensité et il ralentit encore l'allure, ne dépassant pas à cet instant les dix kilomètres-heure.

– Je vous rappellerai très vite depuis l'hôtel, Justine, conclut Mary.

Oui, vivement qu'ils arrivent ! Vivement qu'ils échappent à cette météo d'altitude qui ressemblait plus à l'Enfer de Dante qu'à l'Olympe d'Homère !

Et dire que Jules avait souhaité profiter de la route pour réciter dans sa tête le texte de sa conférence afin d'y porter ses ultimes corrections.

Mais il devait rester concentré, ne penser à rien d'autre qu'à ce onzième lacet qu'il négocia à la corde. Il sentit les roues arrière glisser un peu, mais eut le réflexe de corriger sa trajectoire.

Mary avait raccroché.

– Jules ? Tout va bien ? Tu ne veux pas t’arrêter ?

Non, non... Qu’est-ce qui leur disait que l’orage n’allait pas durer, que les éléments ne se déchaîneraient pas avec encore plus de force ? Il faisait déjà nuit en plein jour ; si la véritable nuit tombait, ils se retrouveraient irrémédiablement prisonniers des ténèbres.

Mary replaça le téléphone sur son socle magnétique.

– Tu es sûr que...

– Oui ! trancha Jules.

Jules serra les dents et sentit son corps fumer dans l’effort. La ventilation sembla à bout de souffle alors qu’il s’apprêtait à négocier le douzième lacet. Bientôt, la route s’élargirait et deviendrait plus rectiligne. Bientôt, ils rouleraient dans la vallée et non plus en bordure de précipices.

Bientôt...

Jules fit un petit écart pour éviter une immense flaque d’eau qui s’était constituée sur la gauche de la chaussée ruisselante. Mary s’accrocha à ses accoudoirs.

– Ce n’est rien, dit-il. Il ne reste plus que...

À cet instant, un flash d’une puissance inouïe l’aveugla. Une lumière éclatante que Jules n’oublierait jamais.

Un éclair ?

Il n’eut guère le temps d’y penser. Il donna un grand coup de volant pour éviter... quoi ? Il n’en savait rien au juste. Rien, peut-être. Sûrement...

La voiture décrocha et dérapa violemment. Les roues droites vinrent lécher le précipice.

Jules braqua et contre-braqua, ce qui ne fit que déstabiliser encore plus le véhicule.

Mary poussa un cri bref qui ressemblait au prénom de sa fille.

Il n'y avait plus rien à faire... Ils étaient prisonniers d'un engin incontrôlable, dont la trajectoire épouserait à présent les seuls zigzags du destin.

Combien de temps les souvenirs survivaient-ils à la mort ?

La vie de Jules, Mary et Ada bascula à cet instant très précis.



# CHAPITRE 1

**IL RESTAIT À SIGMUND** un petit pas à faire, un tout petit pas pour passer le rebord de sa fenêtre et être irrémédiablement happé par le vide. Son père avait mal condamné l'ouverture ; il n'avait jamais été un grand bricoleur. Sigmund avait fait sauter les clous, un par un.

L'adolescent souriait en regardant l'abîme qui se présentait à lui. Oh, rien de bien palpitant, à vrai dire... Sa chambre se situait au troisième étage de la maison. Il ferait une chute de quelques mètres et irait s'écraser la tête sur l'allée du garage. Il imaginait déjà, avec délice, l'explosion de sa boîte crânienne sur le sol, le bruit d'os pulvérisés et, surtout, sa matière cervicale s'étalant sur le sol comme une gelée de groseille tout juste sortie du chaudron de grand-mère, l'été, sur une grosse tartine de pain gris.

Ensuite, Sigmund se relèverait, arrangerait un peu le tout pour paraître à nouveau présentable et retournerait jouer sur sa console.

Ce serait une bonne façon de prouver qu'il était bel et bien ce qu'il prétendait être. C'est vrai, quoi, à la fin... Pourquoi personne ne voulait le croire ? Pourquoi son père, sa mère, ses frères et sa sœur parlaient de lui comme d'un malade, d'un fou, alors qu'il ne s'était jamais senti aussi bien ? Aussi en accord avec lui-même que maintenant ?

Grâce à cette petite chute d'une dizaine de mètres, il leur prouverait que c'était bien lui qui était dans le vrai. La semaine dernière, il s'était allongé sur la voie de chemin de fer qui passait derrière la maison de son oncle, mais aucun train n'était venu. Il avait voulu se percer un œil avec une aiguille à tricoter – une bonne manière de prouver sa bonne foi –, mais son imbécile de médecin avait ordonné à sa mère de jeter à la poubelle tous les objets piquants et tranchants de la maison.

Depuis, toute la famille mangeait de la soupe et de la semoule à tous les repas. Toute la famille sauf lui, car ce qui était aussi génial, depuis quelque temps, c'est que Sigmund n'avait plus besoin ni de manger ni de boire. Il ne s'était jamais senti aussi... mort de sa vie.

– Sigmund ?

C'était sa maman, Amalia, qui criait depuis son bureau, au rez-de-chaussée.

– Tout va bien, Sigmund ? J'espère que tu ne...

Il l'entendit courir dans les escaliers. Elle allait bientôt ouvrir la porte dont son père avait fait sauter la serrure pour l'empêcher de s'enfermer dans sa chambre.

Il était temps de faire ce dernier petit pas, non ?

Sigmund décolla son pied nu du rebord et le plaça au-dessus du vide. Maintenant, l'autre pied...

Ah ! Qu'il se sentait bien...

Mais un coup de vent dans son dos le désarçonna. Puis un cri :

– Sigmund !

Il sentit la poigne ferme de sa mère s'emparer de sa ceinture. Il bascula en arrière et tomba de quelques dizaines de centimètres, seulement, sur le parquet ciré.

Amalia trouva la force d'aller fermer la fenêtre avant de rejoindre son fils et de le prendre dans ses bras. Elle tremblait de partout et tentait de retenir ses larmes.

– Ça ne peut plus durer, Sigmund... Non, ça ne peut pas continuer comme ça...

Son fils remua la tête de dépit.

– Il faut que tu comprennes, Maman, dit-il d'une voix sépulcrale. Il faut que tu te fasses à l'idée que je suis déjà mort une fois et que plus rien ne peut m'arriver. Je suis immortel, Maman. Tu devrais être heureuse d'avoir un fils devenu immortel, tu devrais prendre ça comme une chance, non ?

Amalia ne répondit pas et se contenta d'embrasser le visage brûlant de son enfant.

Quelques heures plus tard, elle parvint à contacter Charles, son financier d'époux. Il sortait d'une réunion à Londres, avec les plus hautes autorités de la City, et semblait lessivé. Il ne parlait pas, il soupirait.

– Il a encore essayé de...

Amalia approuva et raconta l'épisode de la fenêtre.

– Tu as fait venir le médecin ?

– À quoi bon, Charles ? Je crois qu'il faudrait le faire hospitaliser. Pour son bien, évidemment. Pour qu'il n'essaye plus de se...

Elle avait du mal à dire le mot, elle aussi.

– Et puis il a certainement besoin d'un traitement...

Elle entendit des éclats de rire à l'autre bout de la ligne, puis des coupes tinter avant que le brouhaha ne reprenne. C'était peut-être la fête à Londres, mais pas ici. Son époux alla s'isoler.

– Tu as certainement raison, reprit Charles. Mais ne le conduis pas à l'hôpital de la ville. Cet établissement n'est pas digne de confiance. Le fonds que je gère est actionnaire d'une clinique privée dans les environs de Fontainebleau. Son directeur, Jules Varole, est un des plus éminents spécialistes des maladies du cerveau. Il a reçu le prix Nobel de médecine il y a quelques années et c'est un ami de longue date. Je vais l'appeler et il te recevra avec Sigmund. Tu peux partir dès à présent. La clinique se trouve rue Rosa-Bonheur, à Thomery. Tu ne pourras pas la rater, elle occupe la moitié du petit village. Je vous y rejoins dès mon retour en France.

Amalia n'ajouta rien car son époux avait déjà raccroché.

– Rue Rosa-Bonheur, murmura-t-elle.

Le nom de cette rue sonnait, déjà, comme une promesse.



# REMERCIEMENTS

Un grand merci à Thomas Leclere, mon éditeur au Seuil, pour avoir adhéré à cette série Hippocampus qui faisait le siège de mon cerveau depuis tant d'années... Merci à Cécile Térouanne qui m'accompagne dans ma création et sait toujours trouver les mots pour me remettre au travail après des moments de doute.

Enfin, merci aux professeurs Aronnax (Faculté de médecine Paris-Descartes) et Clawbonny (University College San Diego Health System) pour leurs aides et leurs conseils avisés tout au long de la rédaction de ce roman.

Pour contacter l'auteur :  
bertrandpuard.auteur@gmail.com